



La place du Chemin Vert, Reims

Cité-jardin célèbre, sa place concentre les principaux lieux de l'action éducative : la maison commune (bibliothèque, salle de réunion, salle de théâtre, douches) fait face à l'église. Sur le côté, la maison de l'Enfance où se pratiquaient aussi les cours d'enseignement ménager et la formation d'infirmières.

L'ingénierie sociale, un domaine à explorer¹

L'histoire industrielle ne se résume pas à l'histoire des techniques, de l'outillage et des savoir-faire, aux gestes des ouvriers. Grâce à des travaux d'envergure menés depuis quelques dizaines d'années, on comprend mieux le versant économique de l'histoire industrielle, tandis que tout un pan de la recherche a été consacré à la sociologie du patronat : grandes dynasties industrielles, capitalisme familial, mutations sociales... et d'un autre côté, à la politisation des ouvriers, au combat social et idéologique encadré par le communisme et les extrêmes gauches.

On a d'ailleurs finalement et difficilement rompu avec l'image d'Épinal décrivant à l'envi le misérabilisme ouvrier, et l'on sait maintenant qu'il faut lui opposer une grande variété de situations en fonction des lieux et des époques. L'on sait en particulier qu'en France, plutôt que de révolution industrielle il faut parler de mutation, qui fit se côtoyer pendant de longues décennies activités rurales et industrielles, mettant en scène des ouvriers-paysans qui conservèrent longtemps un rythme de vie rural, leurs solidarités, leur capacité à l'autosuffisance grâce au travail de la terre et du petit élevage². Enfin, le patrimoine industriel a trouvé ses premiers défenseurs, et les sites les plus remarquables de l'industrie ont été valorisés par des publications, depuis une dizaine d'années³.

Toutes les problématiques n'ont pas été couvertes et en particulier, le versant sociologique de cette aire de recherche n'a pas été tout à fait fouillé. Patronat et monde ouvrier ont certes été étudiés, mais séparément, comme deux « mondes » imperméables l'un à l'autre, figés dans leurs différences et leur incompatibilité. Pourtant il existe un point de rencontre, et qui n'est pas anodin : l'atelier,

l'usine, le lieu du travail où s'exerce le rapport contractuel entre le patron et « son » ouvrier, « son » employé. Ce qu'il manque donc à cette déjà conséquente production historiographique, c'est *un lien* : le lien entre l'espace usinier, ceux qui le dirigent et ceux qui y travaillent, qui y « vivent », en somme. Un lien entre architecture, idéologie(s) et rapports sociaux⁴.

Ce point de rencontre se résume presque à la « question sociale » et à son pendant, l'ingénierie sociale du patronat. Conflit latent, dureté du travail et du quotidien, maigres salaires opposés à l'enrichissement parfois impressionnant des entrepreneurs forment les grandes lignes de la « question sociale », enjeu de société qui préexiste partout à l'industrialisation. Il n'est besoin que d'écouter les discours des femmes et hommes politiques (en particulier dans le contexte électoral où nous nous situons actuellement en France) pour comprendre qu'elle a encore sa place dans le débat comme dans les choix politiques, et ce malgré l'intervention sociale organisée par l'État de longue date déjà, par les allocations familiales, la Sécurité sociale et les diverses offres socioculturelles. En somme, l'ingénierie sociale reste un domaine de

¹ L'auteur résume ici les principales conclusions d'un mémoire de DEA soutenu sous la direction de Marie-Claude Genêt Delacroix, publié sous les références suivantes : HENRY, D. XXXX

² Sur tout ce qui précède, on se reportera aux bibliographies publiées par la revue des Historiens-Géographes, en particulier : XXXX

³ Pour un bibliographie de base, se reporter à la première partie de ce dossier, n°XXX

⁴ De nombreux ouvrages, très intéressants sont parus sur des aspects ethnographiques des métiers d'autrefois. On comprendra que ce n'est pas l'aspect descriptif qui nous retient ici.

recherche à explorer. Objet historique, elle n'en demeure pas moins dans le domaine de l'actualité sociale, dans le domaine des possibles⁵.

Essai de définition

Qu'est-ce au juste que l'ingénierie sociale ? C'est un projet de gestion sociale au sein de l'espace industriel, établi en fonction des nécessités de production et au nom d'une certaine rationalité économique. L'importance et l'urgence de la question sociale dans les pays industriels a engendré, principalement dans le dernier tiers du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, une sortie de l'ingénierie sociale hors les murs de l'espace industriel, et une mutualisation des idées et des actions du patronat sur plusieurs échelles (du local au national, par l'occupation de l'espace politique notamment) dont a résulté un véritable projet de société plaçant le rapport patron/ouvrier, ou – plus généralement – patron/salarié au cœur de la question sociale, et comme enjeu de sa résolution.

L'ingénierie sociale a pu être synonyme de paternalisme, selon les lieux et les époques, selon également les systèmes de production rencontrés. Dans ce cas, l'ingénierie sociale devient porteuse d'une charge morale et de la conscience d'une responsabilité qu'aurait le patron dans l'intégration sociale de sa main-d'œuvre, et justifiant une ingérence de celui-ci dans la vie privée et familiale de ses salariés.

Le paternalisme est donc un type particulier d'ingénierie sociale, qui d'ailleurs a défini voire résumé l'ingénierie sociale au XIX^e siècle en Europe et dont nous décrivons les différents aspects comme suit :

Le paternalisme s'affiche dans un ensemble d'attitudes et de codes s'offrant au regard des salariés à des fins d'éducation morale et de classification sociale ; il est nécessairement lié à la propriété privée parce qu'il est mis en œuvre pour la protéger, mais aussi au capitalisme familial ; il revêt des degrés multiples d'action sociale patronale que l'on pourrait mesurer, pour chaque cas, sur une échelle qui s'étirerait de la stricte nécessité économique à la charité désintéressée⁶ ; historiquement, il prend place dans un lent processus de construction et de maturation des idéologies patronales, qui ne se résume pas à l'ère des révolutions industrielles et trouve ses racines et des applications bien en amont et en aval dans

le temps et dans l'espace ; le territoire sur lequel il s'exerce et s'applique le plus parfaitement est l'usine, creuset social par excellence, mais il est adaptable en dehors de l'usine, dans les villages ouvriers, les cités ouvrières, les quartiers ouvriers, les villes mono-industrielles ; on constate cependant que les stratégies sociales qu'il met en place quittent aisément ces lieux spécifiques pour être copiées et adaptées par les notabilités urbaines et rurales, dans un processus d'« idéologisation » de la philanthropie traditionnelle ; enfin, il vient combler un vide ou un manque d'implication du politique dans le social, par le biais de l'État.

Le paternalisme s'est présenté comme une réponse englobante à la question sociale et en ceci a échoué. Moyens financiers inégaux (« le nerf de la guerre »), idées sociales hétérogènes, manque d'organisation à grande échelle des patrons l'ont condamné tout autant que le refus d'accepter l'existence d'une identité ouvrière au profit d'une seule identité par l'appartenance à l'usine. Face aux rapides progrès industriels porteurs de bouleversements socio-économiques énormes, la réponse des patrons a été le resserrement du carcan social, le maintien à *tout prix* des modes de régulations sociales traditionnels qui, tout en protégeant leur pouvoir économique, garantissait leur mainmise sociale. Le paternalisme, du moins en Europe Occidentale, a vécu.

Parler d'ingénierie sociale et non de paternalisme implique à la fois d'actualiser la question historique et de sortir du champ des préoccupations strictement morales en se tournant sur la dimension stratégique et rationnelle de l'action sociale patronale, sans pour autant mettre de côté l'idée de processus idéologique, de maturation. Puisque l'on considère que l'ingénierie sociale englobe des conduites plus larges que le paternalisme seul, cela suppose par exemple d'étudier, si l'on veut bien prendre l'exemple du Grand Est de la France, le cas du Familistère de Guise dont le patron était un socialiste anticlérical, inspiré par les théories utopiques, et dont le schéma d'organisation sociale reposant sur l'association (et non sur la tutelle, encore que) et sur la valeur du travail comme moyen d'élévation sociale, a vécu jusque 1968⁷, soit presque un siècle après la disparition de Godin.

L'ingénierie sociale suppose plusieurs types d'actions (dans le cas du paternalisme on les appelleraient les « œuvres »), superposables ou non selon plusieurs combinaisons : une

⁵ Le travail a déjà été bien entamé, notamment par la revue *Le Mouvement social*

⁶ À ce titre, l'étude de la genèse du logement ouvrier est tout à fait significative : au départ il répond à une stricte nécessité économique, à savoir la fixation d'une main-d'œuvre restée longtemps très mobile, pour faire place, petit à petit, à un réel projet social et s'apparenter à une œuvre patronale.

⁷ L'Association coopérative du Capital et du Travail est dissoute à cette date.

action sociale : médicale (particulièrement lorsque le travail comporte des risques pour la santé), allocations familiales...une action culturelle : bibliothèque, école, éducation, gestion du temps libre...une action morale : enseignement religieux, prévoyance (épargne), schéma familial traditionnel...

Revenons sur deux thèmes fréquents de l'action sociale patronale. D'abord, l'éducation. Lorsqu'il se mêle d'éducation, le patron quitte le champ de la philanthropie désintéressée. Il s'agit d'agir sur le comportement du futur ouvrier, sur ses valeurs, ses repères, sa compréhension du monde et de la société à laquelle il appartient, sur l'assimilation des hiérarchies sociales. Ensuite la religion : les convictions religieuses du patron ont pu être un moteur pour la mise en place de stratégies sociales. En France, du dernier quart du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale au moins, les théories du catholicisme social conduisent des patrons chrétiens à considérer le mieux-être de leurs ouvriers comme un devoir qui leur incombe. Leurs programmes sociaux sont empreints de contenu religieux, y compris dans le volet éducatif, en direction des jeunes ou des femmes en particulier. Le clergé a souvent formé le bras armé des patrons catholiques sociaux. En même temps, le religieux était perçu comme une aire de rapprochement des classes, propice à l'établissement de la paix sociale⁸. Mais l'action morale a pu simplement résider tout simplement dans l'apprentissage d'un code de « bonne conduite sociale » de l'ouvrier, de socialisation en somme.

La dimension patrimoniale du sujet

C'est au cœur de l'usine, de la cité ouvrière, de la ville industrielle qu'il faut aller chercher et étudier les mécanismes de l'ingénierie sociale. Comme tout domaine « neuf » d'exploration historique, l'ingénierie sociale doit débiter par la monographie, et il y a urgence tant les sites tendent à disparaître les uns après les autres, à un rythme rapide. Les sites industriels donnent une image jugée aujourd'hui négative de la ville : à ce titre, il est tout à fait significatif que la ville de Montceau-les-Mines cherche actuellement à devenir tout simplement « Montceau », comme pour gommer son passé industriel, associé à une ville polluée, monochrome, monotone, comme s'il s'agissait d'un enjeu d'avenir.

Ainsi les sites se noient petit à petit dans les villes qui les englobent et qui changent de visage, brouillant toute interprétation possible, quand ils ne sont pas tout

simplement détruits, ou reconvertis, ce qui revient parfois au même.

L'étude de l'ingénierie sociale revêt nécessairement une dimension patrimoniale, et nécessite d'interroger le patrimoine industriel, que l'on peut rapidement définir comme un héritage des formes et des matériaux de l'industrie (fer, béton), mais aussi comme l'ensemble des réalisations de l'industrie. Les idées sociales des patrons (ou des entreprises) se traduisent nécessairement par l'édification d'une architecture qu'il faut étudier : le choix du matériau comme de la forme obéit à une logique particulière dans laquelle intervient le souci de rationalité et du moindre coût mais aussi, parfois, celui de témoigner ostensiblement de la réussite des entrepreneurs : au premier rang de cette architecture, l'habitation du patron, parfois assimilée au château. Les réalisations patronales en faveur de la main-d'œuvre sont variées : cités ouvrières ou cités-jardins, écoles, économats, commerces, chapelles ou églises, bibliothèques, théâtres ou salles des fêtes ; en fonction du projet social attaché, elles peuvent être isolées ou combinées entre elles, intégrées ou non à l'espace usinier.

Plusieurs obstacles s'opposent à l'identification, à la compréhension et à la conservation du patrimoine bâti de l'industrie. Ils s'agit d'abord d'un patrimoine essentiellement privé, composé en particulier de logements (ceux des ouvriers, du contremaître, du patron). Or l'occupation des lieux entraîne paradoxalement l'entretien régulier et en même temps l'effacement des signes distinctifs (la modernisation des équipements et de l'agencement des pièces, les changements de manière de vivre chez soi) ; ce patrimoine peut être dissimulé sous les aspects d'une architecture tout à fait banale, qui ne le distingue pas de son environnement de prime abord ; la conservation elle-même peut poser problème : grâce en particulier à l'action « militante » et à la vigilance d'associations de défense du patrimoine industriel, certains sites ou tout du moins certaines parties constitutives de sites sont préservées et « lisibles ». Ces associations mettent sur la scène publique le débat sur la conservation de ces sites et contribuent à une prise de conscience de leur intérêt patrimonial (mais aussi « mémoriel », pour toute une génération de filles et fils d'ouvriers, et au-delà, jusqu'à la communauté). Malheureusement, parfois, cette conservation privilégie le bâtiment isolé au détriment de l'ensemble : il est bien entendu plus facile de reconverter un bâtiment, a fortiori s'il présente des aspects architecturaux remarquables par son esthétique ou par le matériau utilisé, s'il s'agit d'un « beau » bâtiment, qu'un vaste ensemble à l'architecture banale et in-

⁸ D'autres « aires de rapprochement » des classes sont peut-être identifiables...

modernisable. Immanquablement la compréhension du site s'en trouve altérée, voire impossible, car il ne peut se comprendre que dans son « tout », organisé et rationnel, qui lui donne sa cohérence, son sens.

Aujourd'hui, la (re-)connaissance du patrimoine industriel (en dehors peut-être des sites prestigieux qui ont offert le matériau le plus évident de l'analyse historique) est encore souvent le domaine réservé de ceux qui ont travaillé dans l'usine ou de ceux dont elle a constitué l'environnement quotidien. Mais cette mémoire est destinée à disparaître rapidement et il appartient à l'historien de valoriser le patrimoine industriel que nous côtoyons, en lui offrant

une lisibilité nouvelle. La connaissance et la bonne compréhension du patrimoine industriel, grâce à la recherche historique, sont les préalables nécessaires à une conservation réfléchie et pérenne du patrimoine industriel, et l'un de ses enjeux. Pour finir sur ce point, répétons que face à la multiplication des friches industrielles dans cette époque de mutation économique, dans un Occident délaissant le secteur de l'industrie, la recherche en histoire industrielle se doit d'investir le discours sur la préservation du patrimoine bâti de l'industrie, et poser les questions d'identité de la friche industrielle et des voies de conservation pour les ensembles encore lisibles sur le terrain.